

## *Introduction*

Les pierres possèdent une longue histoire et ont profondément sollicité l'imaginaire depuis l'Antiquité tant elles sont du domaine de la merveille<sup>1</sup>. Au Moyen Âge, les lapidaires recueillent des traditions dont l'origine se perd en Inde, en Mésopotamie et en Égypte; Ces traditions seront reprises par des auteurs grecs comme Théophraste, Dioscoride et Méliténiate<sup>2</sup>, par des auteurs romains, comme Pline l'Ancien et Solin<sup>3</sup>, puis recevront une nouvelle vie grâce à Isidore de Séville<sup>4</sup>, Raban Maur et Marbode de Rennes<sup>5</sup>. Tous ces auteurs forment le socle d'une connaissance qui s'étend jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, avant de devenir plus scientifique. Parallèlement, d'autres textes sont traduits du grec, le recueil des *Cyranides*<sup>6</sup> et le lapidaire de Damigéron-Évax, et ils nourrissent aussi le flux d'informations, complété dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle par les traductions de lapidaires arabes, eux-mêmes tirés du grec, en hébreu et en latin. Lorsque la littérature de divertissement prend son essor, poètes et romanciers disposent d'un vaste corpus d'où ils tirent de quoi enjoliver leurs récits, à savoir essentiellement des pierres aux vertus extraordinaires. En France, les romans antiques sont ainsi parmi les premiers textes à faire une large utilisation des gemmes.

L'étude des pierres n'a guère eu de succès en France. En 1871, lorsque Léopold Pannier envisagea de procurer une édition du lapidaire de Marbode de Rennes (vers 1035-1123), ses amis s'étonnèrent de le voir s'engager dans ce qui était à leurs yeux « un domaine aussi peu attrayant, au sol aussi sec et à l'horizon aussi borné<sup>7</sup> ». Bref, ce champ de recherche est encore très largement en friche malgré quelques travaux dont on trouvera la liste dans la bibliographie.

La pierre est omniprésente dans l'histoire des hommes. Depuis les temps préhistoriques, elle fut utilisée comme arme. Dans la Bible, David terrasse Goliath avec celle de sa fronde. Au Moyen Âge, c'est l'arme des géants : certains îlots sont formés des pierres qu'ils ont un jour jetées contre leurs adversaires. La pierre prend parfois l'apparence

d'une hache, mais c'est aussi l'arme de ceux qui sont démunis de tout autre moyen de défense. Dans *Henri VI* (III, 1), Shakespeare met ces mots dans la bouche d'un des personnages : « Si on nous interdit ces pierres, nous combattons avec nos dents ! »

La Bible nous a légué nombre d'expressions où elle intervient, comme « jeter la première pierre » (Jn 8, 7), « pierre d'achoppement » (Is 8,14) « pierre angulaire » (1 P 2, 6), « donner une pierre pour du pain » (Mat. 7, 9), « ne pas laisser pierre sur pierre » (Mat 24, 2), — et les proverbes<sup>8</sup> confirment l'importance du minéral : « La pierre va toujours au tas » ; « Pierre qui roule n'amasse pas mousse »... Les mythes font intervenir des pierres, celui de Sisyphe par exemple, ou l'histoire de Deucalion et de Pyrrha qui, sur l'ordre de Zeus, jetèrent par-dessus leur épaule des pierres d'où naquirent les hommes et les femmes.

## I. LES PIERRES AU MOYEN ÂGE

### *La genèse des pierres*

Les érudits du Moyen Âge, à la suite d'Aristote, croient que des exhalations sèches et des exhalations humides se dégagent au sein de la terre, se mélangent et forment les minéraux. Selon une autre croyance, qui a survécu jusqu'à une époque récente dans les traditions populaires, les pierres croissent dans la terre, et ce aussi longtemps qu'on ne les déplace pas, ce qui équivaldrait à un déracinement.

Hildegarde de Bingen nous explique ainsi la genèse des pierres précieuses. Les gemmes naissent en Orient, dans les régions très chaudes, de la rencontre de l'eau et de montagnes brûlantes : l'eau écume et colle aux rochers, puis se solidifie en un laps de temps qui va d'un à trois jours (*Physica*, préface). Le *Dialogue de Placides et Timéo* rapporte plusieurs opinions, dont celle-ci : « Les autres dient que elles sont fourmees de l'air en terre es bonnes œuvres des planettes<sup>9</sup>. »

Dans les mythes cosmogoniques scandinaves, les pierres sont les ossements du géant primordial Ymir, dont le corps démembré a formé terre, ciel, mer... Un *Lucidaire* allemand nous dit : « La terre est faite comme l'homme. La terre est la chair, elle a les pierres pour ossements<sup>10</sup>. »

Certaines possèdent une autre origine. Le cristal est tenu pour de la neige solidifiée. Selon Jean de Mandeville, les diamants indiens pousseraient sur des cristaux formés par le gel de l'eau<sup>11</sup>. D'autres sont des géants ou des nains pétrifiés par les rayons du soleil.

Il existe enfin ce qu'on appelle les bézoards, le terme désignant des pierres qui se forment dans le corps d'animaux, un peu à la façon des cal-

culs chez l'homme<sup>12</sup>. Le traité byzantin des *Cyranides* nomme seize pierres d'origine animale<sup>13</sup>, alors que les autres lapidaires en présentent un nombre moins important. L'alectoire naît dans le gésier du coq, le borax, *alias* crapaudine, dans la tête du crapaud, la chélidoine dans le ventre de l'hirondelle, la chélonite dans le corps de la tortue et la draconite dans la tête du dragon. Tout le monde connaît la légende de la vouivre, popularisée par le roman de Marcel Aymé, et l'escarboucle qu'elle porte au front, avatar de ce que nous dit Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Thyane* à propos de la draconite : il faut l'extraire du crâne du dragon *in vivo*, sinon la pierre ne possède aucune vertu<sup>14</sup>. Dans son *Parzival* (482, 29 sq.), Wolfram d'Eschenbach dit qu'on tire l'escarboucle du front de la licorne. Dans *David de Sassoun*, la grande épopée arménienne, dont le noyau remonte au X<sup>e</sup> siècle, un dragon tient une pierre précieuse dans sa bouche et un puissant charme y est attaché<sup>15</sup>.

Barthélemy l'Anglais (XIII<sup>e</sup> siècle) indique ainsi que le quandros se trouve dans la tête du vautour et, citant Avicenne, dit que le rosten ou reiben gît dans celle du crabe<sup>16</sup>. Quant à l'aimant, si nous en croyons Hildegarde de Bingen, il naît du pus d'un reptile venimeux (*Physica* V, 18). Le lyncurium ou ligure provient de l'urine de lynx<sup>17</sup> et l'hyénie est l'œil d'une hyène<sup>18</sup>.

L'imaginaire lithique se nourrit d'abord des noms aux consonances étranges — *gagatromeus*, *cegolites*, *zimur*, *ranim* ou *kakabre* — et en réinterprète certains. Ainsi le *panchrous*, la « pierre multicolore », devient la *panthera* et l'*opalius* (opale) se transforme en *ophthalmius* parce qu'elle est bonne pour la vue. L'examen des manuscrits témoigne de glissements permanents, quand ce n'est pas de substitutions ou de confusions lorsqu'un nom s'applique à plusieurs pierres, comme l'*adamas*, à la fois aimant et diamant. Lorsque les dénominations arabes, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, envahissent les lapidaires grâce à la traduction de celui du Pseudo-Aristote, apparaissent des gemmes répondant au nom de *elbeneg*, *dehenc*, *elendhermon* ou *haalkhech*. Et dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, le *Lapidario del Rey Alfonso*<sup>19</sup> introduit des pierres « chaldéennes » ; on n'en a identifié qu'une seule, le *bezebekaury*, nom qui désigne le rubis.

## *La pierre, une personne*

Dans la *Réponse du Seigneur* (II), Chateaubriand s'écrie : « On dit que les pierres ne parlent pas, ne sentent pas. Quelle erreur ! »

La pierre a été tenue pour un être vivant, une créature mâle ou femelle, pouvant se reproduire, croître et avoir des sentiments. Albert

le Grand dit que la péanite est de sexe féminin et qu'elle conçoit et engendre une autre pierre semblable à elle-même. On dit aussi que le *balagius* (rubis balais) est la femelle de l'escarboucle<sup>20</sup>. Selon Jean de Mandeville, les diamants seraient de l'un et l'autre sexe, et capables d'engendrer des enfants :

[...] il y a voies et roches de minieres d'or où ils croissent ensemble, masles et femelles, et se nourrissent de la rousee du ciel et continuent et engendrent, et font des petis delez euls, qui mouteplient et croissent tous les ans<sup>21</sup>. »

Dans son *Bestiaire*, Philippe de Thaon évoque la *turobolein*, c'est-à-dire la pyrite<sup>22</sup> : quand la pierre mâle se rapproche de la pierre femelle, toutes deux s'enflamment. L'idachite transpire et la silénite comporte une tache blanche qui croît et décroît avec la lune, dit Barthélemy l'Anglais<sup>23</sup>. Les Argonautes utilisaient une pierre comme ancre, mais comme elle s'éloignait souvent du lieu où elle se trouvait, ils durent la fixer avec du plomb. Bel exemple de *lapis fugitivus* ! Dans le *Kojiki*, rédigé au Japon au VIII<sup>e</sup> siècle, nous voyons que les pierres peuvent avoir peur et s'enfuir : un jour que l'empereur Ojin était pris de boisson et passait un col, il trouva une pierre au milieu du chemin, la frappa avec sa canne et elle s'enfuit en courant, épisode qui a donné le dicton : « Même une solide pierre évite un ivrogne », c'est-à-dire qu'il ne faut jamais contrarier un ivrogne<sup>24</sup>. Certaines, comme l'aétite, sont enceintes. Elles peuvent crier vengeance (*Habaquq* 2, 11), être émues, comme dans le mythe de Baldr (*Gylfaginning* chap. 49), où elles promettent à Freyja de ne faire aucun mal à son fils, et, à l'inverse, être inflexibles, ce qui ressort de locutions comme « être dur comme une pierre » ; « avoir un cœur de pierre ». De la dureté physique, on est passé à l'insensibilité. Mais dans les légendes hagiographiques, notamment dans celles qui nous parlent de vierges persécutées, les pierres sont capables de s'attendrir<sup>25</sup>. Elles s'ouvrent pour soustraire la fugitive à ses poursuivants, comme dans le cas de sainte Diétrine et de sainte Odile. Dans le Morvan, on voit la pierre de la première dans le vallon de Vaupître, c'est-à-dire le Val Petrae, et sur le Schloßberg, près de Fribourg-en-Brigau, se dresse la pierre d'Odile (Odilienstein). Les *Acta Sanctorum* rapportent, au 17 octobre, la légende de saint Côme et saint Damien et notent que le préfet Lysias ordonna de les lapider, mais les pierres refusèrent de les frapper et revinrent sur ceux qui les avaient lancées.

Les pierres parlent et sont utilisées en mantique, notamment la sidérite qui doit être traitée de la façon suivante pour faire entendre sa voix :

« Si on jeûne et se purifie, si on lave la pierre d'eaux pures et si on l'enroule de lin blanc, ensuite en allumant les lampes on entend subitement comme une voix de nouveau-né, et la pierre répond aux questions. Ensuite, vers la fin, comme un être animé, elle rend le souffle<sup>26</sup>. »

Hélénos élève une sidérite comme un enfant ; « Il choyait cette pierre divine, dit-on, qu'il prenait dans ses bras, pareil à une mère serrant longuement contre elle son fils en bas âge<sup>27</sup>. »

Lorsqu'on se penche sur les pierres magiques, la notion de caractère saute aux yeux : elles ne livrent leur secret ou ne délivrent leur pouvoir qu'à celui qui saura en être digne, soit parce qu'il respecte un rituel, soit parce qu'il est l'élu du destin. C'est le sens des pierres d'épreuve ou de test. On ne peut s'en approcher si l'on n'est pas chevalier sans peur et sans reproche, ou bien on ne peut s'asseoir dessus pour la même raison. Le motif de l'épée fiché dans la pierre, que l'on rencontre, notamment, dans le roman arthurien, relève de la même thématique : la pierre ne lâche le glaive qu'après avoir identifié celui à qui il revient.

### *Les pierres sacrées et leur culte*

Tenues pour le squelette de la Terre ou pour l'habitat de puissances numineuses indéterminées, les pierres furent ainsi vénérées. Toutefois, d'un bout à l'autre du Moyen Âge, les pénitentiels, les décrétales, les actes des conciles et des synodes ne cessèrent de fulminer l'anathème contre ceux qui leur portent leurs vœux ou qui leur vouent un culte.

Dans la Bible, un passage fort intéressant éclaire parfaitement la sacralisation des pierres. Jacob posa sous sa tête une pierre dont le contact lui causa une vision divine durant son sommeil ; à son réveil, en souvenir de l'échelle qui lui était apparue en songe, il dressa la pierre, versa de l'huile dessus, et lui donna le nom de *beit El*, c'est-à-dire « demeure de Dieu<sup>28</sup> ». Bien avant le Moyen Âge, le culte des pierres est attesté partout en Europe et les écrits ecclésiastiques, canons, décrets et pénitentiels apportent quelques précisions. Entre 443 et 452, le concile d'Arles condamne ceux qui adorent les pierres ; en 506, celui d'Agde interdit de porter ses vœux aux pierres ; en 567, celui de Tours blâme ceux qui accomplissent près des pierres des actes incompatibles avec les règles de l'Église ; le synode de Tolède de 681 évoque ceux qui vénèrent les pierres ; en 789, *L'Avertissement général* (c. 65) nous apprend que l'on allume des feux et que l'on se livre à certaines pratiques auprès des pierres. Au x<sup>e</sup> siècle, la *Loi des prêtres de Northumbrie* condamne ceux qui se rassemblent autour des pierres<sup>29</sup>.

## NOTES

1. Cf. C. Lecouteux, « La face cachée des pierres », in : *Les Pierres au Moyen Âge*, éd. C. Thomasset & D. James-Raoul, Paris, P.U.P.S., 2010, pp. 133-162.
2. Wellmann Max, « Die Stein- und Gemmenbücher der Antike », *Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin IV* (1936), pp. 427-489.
3. *Collectanea rerum memorabilium*, hrsg. v. Th. Mommsen, Aufl., Dublin/Zürich, Weidmann, 1979<sup>4</sup>.
4. Isidore de Séville : Isidori Hispalensis Episcopi, *Etymologiarvm sive Originvm Libri XX*, éd. Wallace Martin Lindsay, 2 vol., t. II, Oxford, 1911.
5. *Marbode of Rennes (1035-1123) De lapidibus*, éd. John M. Riddle, Wiesbaden, Franz Steiner, 1977 (Sudhoffs Archiv, Beiheft 20).

6. *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, éd. L. Delatte, Liège, Paris, 1942 (Bibliothèque de philosophie et lettres de l'Université de Liège, XCIII).
7. L. Pannier, *Les Lapidaires du Moyen Âge des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1882 ; réimpression Genève, Slatkine, 1973, p. V.
8. Voir aussi : *lapis lapidem terit ; altera manu fert lapidem, altera panem ostendit*.
9. C. Thomasset (éd.), *Placides et Timéo ou Li secrets as philosophes*, Paris-Genève, Droz, 1980 (TLF 289), p. 186 ; cf. aussi p. 55 sq.
10. D. Gottschall, G. Steer (éd.), *Der deutsche Lucidarius I*, Tübingen, Niemeyer, 1994 (TTG 35), p. 43.
11. M. Letts (éd.), *Mandeville's Travel*, 2 vol., Londres, 1953, t. 2, p. 318 sq.
12. Cf. J. Wittichius, *Bericht von den wunderbaren Bezoardischen Steinen*, Leipzig, 1589.
13. Cf. F. de Mély, *Les Lapidaires de l'Antiquité au Moyen Âge*, *op. cit.*, t. 3, Paris, 1902, p. LXIV.
14. Cf. C. Lecouteux, *Les Monstres dans la littérature allemande du Moyen Âge*, 3 vol., Göppingen, Kümmerle, 1982, t. 2, p. 190.
15. *David de Sassoun*, trad. F. Feydit, Paris, Gallimard, 1964, p. 124 sq.
16. *De proprietatibus rerum* XVI, 84. Même remarque pour le quandros chez Albert le Grand.
17. Cf., par exemple, *Ruodlieb* v. 99 sqq.
18. Isidore de Séville, *Etymologiae* XVI, 15, 25.
19. *Alfonso X, Rey de Castilla, Lapidario*, éd. Maria Brey Mariño, Madrid, 1970<sup>3</sup> (Otres Nuevos) ; *Alfonso X lapidario, segun el manuscrito escurialense* H. 1. 15, éd. Rodriguez M. Montalvo, Madrid, 1981.
20. Albert le Grand, *De mineralibus* II, 2, 1.
21. *Mandevilles' Travels*, *op. cit.*, supra, p. 319.
22. Voici quelques variantes relevées dans les manuscrits : *turrobole(i)n, chirobolos, cerobolim, piropolis, pirobolis*.
23. Barthélemy l'Anglais, *De proprietatibus rerum* XVI, 102 et 112, Francfort, 1650.
24. Communiqué par le professeur Chiwaki Shinoda (Université d'Hiroshima).
25. Cf. J.-E. Merceron, « De la grotte-refuge au château-prison : itinéraire mythologique de quelques vierges... », *Mythologie française* 208 (2002), pp. 13-31, ici pp. 14-16.
26. *Kérygmes lapidaires d'Orphée* 16, in : R. Halleux, J. Schamp, *Les Lapidaires grecs*, Paris, 1985, p. 157.
27. *Ibid.*, p. 101 sq, *Lapidaire orphique* v. 366 sqq.
28. *Jacob [...] tulit lapidum quem supposuerat capiti suo et erexit in titulum, fundens oleum desuper...*, Genèse 28, 11-19. Pour un étonnant parallèle avec Cuchulainn, cf. Ph. Walter, *Merlin ou le Savoir du monde*, Paris, Imago, 2000, p. 106.
29. c. 54, Mansi XIX, 69 sq.